Armand Colin

Quelques aspects des transformations récentes dans les campagnes du Rif oriental marocain: mécanismes, formes et incidences sur le « milieu »

Author(s): Hassan EL ABBASSI

Source: *Annales de Géographie*, 106e Année, No. 597 (SEPTEMBRE-OCTOBRE 1997), pp. 479-501
Published by: Armand Colin
Stable URL: https://www.jstor.org/stable/23454919
Accessed: 21-03-2020 02:03 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at https://about.jstor.org/terms

Armand Colin is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Annales de Géographie*

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

Quelques aspects des transformations récentes dans les campagnes du Rif oriental marocain : mécanismes, formes et incidences sur le « milieu »

Hassan EL ABBASSI
Université d'El Jadida, Maroc

Résumé. — *Les campagnes du Rif oriental marocain font actuellement face à de nombreuses transformations qui se répercutent directement sur le milieu naturel. Ces mutations sont largement liées à l'émigration internationale du travail. Sur le plan social, une diminution nette de la population se manifeste dans la quasi-totalité des communes rurales de la région, entraînant un écrémage de la main-d'œuvre et des changements dans les modes de faire-valoir agricole. De nombreux terrains cultivés sont abandonnés, ce qui se manifeste par l'extension de la friche qui transforme de larges secteurs en surface de concentration rapide des eaux. Les techniques traditionnelles de conservation des eaux et du sol mises en place par la population autochtone se dégradent. L'habitat rural connaît des changements remarquables : dispersion, modification de l'architecture, etc. Ces mutations ont souvent des conséquences ambivalentes pour la stabilité du milieu naturel.*

Abstract. — *Situated in semi-arid and arid environment and having a fragile equilibrium of their ecosystems, the rural regions of the Eastern Rif in Morocco, are subjected to various mutations which could be noted in all fields at different levels. These transformations are directly linked to emigration. On the social level, a decrease of the population is observed in all the parts of the region. This triggers a deficiency of workmanship and changes in farming modes. Only about 10 % of the farmers continue cultivating the*

Ann. Géo., n° 597, 1997, pages 479-501, © Armand Colin

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

totality of their lands directly. Several parcels of fertile lands are abandoned and some of them are planted with olive trees. Consequently, the extension of the uncultivated land induces high surface runoff which causes many damages to the landscape. Farming represents the most adequate way to reduce land erosion in the Rif. The presence of man in this region is a fundamental factor for its environmental stability.
On the other hand, the traditional techniques of soil and water conservation are abandoned, which causes them to deteriorate. The rural habitat undergoes several transformations : dispersion, architectural modifications, etc.
The whole of these mutations always has ambivalent consequences on environmental stability.

Mots clés : *Maroc, Rif oriental, émigration, déprise rurale, transformation des campagnes, techniques traditionnelles, milieu naturel.*

Key words: *Morocco, The Eastern Rif, rural region, transformations, rural exodus, traditional techniques, environment.*

Introduction

Les bassins et les montagnes du Rif oriental constituent une entité géographique bien distincte à l'échelle du Maroc oriental. Située entre le Rif central à l'Ouest et les bassins de l'Oriental à l'Est (*fig. 1*), cette région se caractérise, sur le plan humain, par la présence d'une population très dense, composée par de vieux cultivateurs sédentaires. Cette population s'organise en plusieurs tribus qui occupent un espace morcelé, juxtaposant des montagnes peu élevées et des bassins d'étendue variable plus ou moins ouverts sur la mer. L'occupation de ce territoire s'est réalisée après une longue histoire, souvent mouvementée, pendant laquelle des liens étroits se sont tissés entre la population autochtone et son milieu naturel. Ces liens se sont concrétisés par un équilibre dynamique entre les besoins de la population et les potentialités de ce milieu semi-aride à aride à équilibre écologique très fragile.

Depuis quelques décennies, les sociétés locales font face à de nombreuses transformations qui bouleversent leur fonctionnement. Et, en raison des rapports très étroits que ces sociétés entretiennent avec leur milieu naturel, ces mutations se répercutent directement sur celui-ci. Les mécanismes qui régissent ces transformations sont essentiellement d'origine anthropique. En effet, la pression de la population locale, au nombre toujours croissant, sur des ressources en eau et en

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

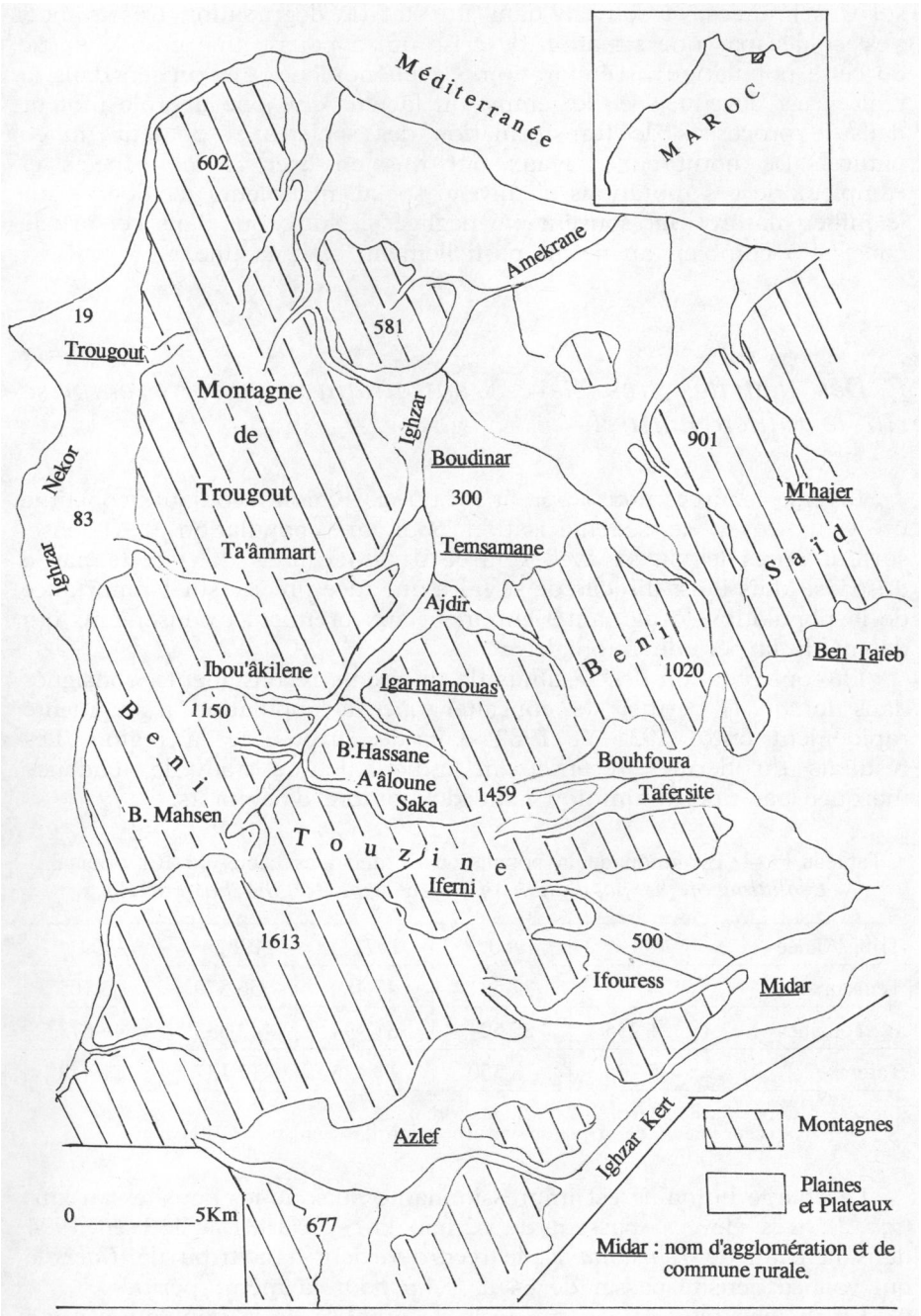

Fig. 1 – **Relief de la zone d'étude et emplacements des *dchars* cités dans le texte.**
Topography of the studied region and emplacement of the* Dchars *cited in the text.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

sol très limitées, et souvent dans un état de dégradation très avancé, s'est soldée par une situation de crise qui a poussé une grande partie de cette population à l'émigration. Ce phénomène, très ancien dans la région, est devenu, avec le temps, un facteur qui joue un rôle moteur dans le processus de transformation des sociétés et de leur milieu naturel. De nombreux travaux ont mis en exergue les aspects et l'ampleur de ces mutations au niveau social, mais leurs incidences sur le milieu naturel ont souvent été négligées. Notre but dans cet article consiste à combler, au moins partiellement, cette lacune.

I. Des densités très élevées entraînant une forte emprise sur le milieu naturel

Diverses sources nous apprennent que la région a toujours constitué un vieux foyer de sédentarisation pour une population très dense, surtout après le XIIIe s., avec l'entrée des Mérinides dans cette partie du pays. Mais il est difficile de se faire une idée précise sur l'importance de la population locale, antérieurement aux premiers recensements qui datent de la période coloniale.

La confrontation des résultats de différents recensements, consignés dans le *tab. 1*, permet de constater que la population a augmenté rapidement entre 1931 et 1982 dans les tribus de la région. Les résultats du dernier recensement indiquent une nouvelle tendance marquée par une diminution nette du nombre d'habitants.

Tableau 1. — Évolution de la population de quelques tribus du Rif oriental
Evolution of the population of a few tribes of the Eastern Rif

Tribu/Année	1931*	1960**	1971**	1982**	1994**
Temsamane	24 825	37 581	47 489	56 579	53 105
B. Touzine	21 235	25 504	35 994	42 333	45 673
Tafersite	5 205	8 550	11 425	12 137	11 448

Sources : * Geografia de Marruecos, T. II. Madrid, 1936.
** Recencements de la population, Direction des Statistiques, Rabat.

La charge humaine est impressionnante puisque les densités au km² (*tab. 2*), très élevées, passent de 62 hab./km² en 1931 à 133 en 1994 dans la tribu de *Temsamane* ; le record revient à la tribu de *Tafersite* qui voit sa densité passer de 84 à 184,6 pour la même période.

En un peu plus d'un demi-siècle, le nombre de la population a été multiplié par deux. La tribu des *Beni Touzine*, qui occupe un espace essentiellement montagneux, connaît une densité moins forte puisque

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

celle-ci ne dépasse pas 74 hab./km^2 en 1994, c'est-à-dire presque le même taux enregistré par les deux premières tribus dans les années trente. Mais on constate que, contrairement aux tribus de *Temsamane* et de *Tafersite*, cette tribu connaît une augmentation constante de sa densité. Ceci tient au fait que certains secteurs situés sur le piémont (région de *Midar*) sont fortement peuplés et compensent les pertes enregistrés par les compartiments situés au cœur de la montagne. D'ailleurs les densités élevées des premiers secteurs sont largement liées au glissement de la population des hauteurs vers le bas pays.

La lecture attentive de ces chiffres montre une tendance générale au ralentissement de l'accroissement de la population. Ce phénomène commence tôt, à partir des années soixante, dans les tribus de *Temsamane* et de *Tafersite* et un peu plus tard, à partir des années soixante-dix, dans la tribu des *Beni Touzine*. Cette évolution s'accélère dans toutes les tribus à partir de cette même décennie. Ce rythme est en parfait accord avec l'histoire du mouvement migratoire dans les différents secteurs de la région. En effet, l'évolution de ce phénomène au cours de la période comprise entre 1966 et 1974 (Bossard, 78), montre clairement que des inégalités de l'émigration en Europe existaient au début des années soixante entre les différents compartiments de la région. Les secteurs centraux et orientaux, occupés par une grande partie de la tribu de *Temsamane*, par la tribu de *Tafersite* et recouvrant également les communes de *Midar* et d'*Igarmaouas* dans les *Beni Touzine*, étaient largement touchés par l'émigration, contrairement aux secteurs occidentaux et méridionaux occupés par la commune de *Trougout* dans les *Temsamane* et par la majeure partie de la tribu des *Beni Touzine*. Ces disparités s'estompent à partir des années soixante-dix.

Tableau 2. — Évolution des densités dans les tribus précédentes
Evolution of densities in given tribes

Tribu/Année	1931*	1960**	1971**	1982**	1994**
Temsamane	62	94	119	142	133,1
B. Touzine	34,4	41,2	58,2	68,4	74
Tafersite	84	138	184,3	195,7	184,6

Sources : * Geografia de Marruecos, T. II. Madrid, 1936.
** Recencements de la population, Direction des Statistiques, Rabat.

Analysés à l'échelle des communes rurales, ces chiffres révèlent de grandes différences d'un secteur à l'autre. Ainsi, la commune d'*Igarmaouas* dans les *Beni Touzine* possède une densité supérieure à la moyenne de la tribu. Un maximum de 105 hab./km^2 est atteint en 1982. Actuellement ce taux est de 85 hab./km^2. Il en est de même pour les communes de *Khamis Temsamane*, de *Boudinar* et *Beni Marghnine*

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

dans la tribu des *Temsamane* où les densités sont de 156, 154 et 137, respectivement, selon les résultats du dernier recensement.

Les densités deviennent plus impressionnantes encore quand on considère les secteurs de concentration de l'habitat, comme le *Dir* (piémont) entre *Kacita* et *Ben Taïb*, La vallée de *l'Ighzar Ameqrane* à *Boudinar*, etc., où les totaux dépassent largement les 300 hab./km^2.

Ces fortes densités ont eu pour corollaire une forte emprise sur le milieu naturel. Les besoins alimentaires, toujours grandissants, d'une population de plus en plus nombreuse ont conduit à l'extension des surfaces cultivées sur des terrains de plus en plus marginaux, éloignés, instables et peu aptes à la production. Le processus d'extension des terrains agricoles démarre toujours à partir des secteurs présentant les meilleures potentialités agricoles, qui ont été les premiers à être occupés.

En fonction du type de milieu, la conquête de nouveaux types de milieux sous forêt ou réservés jusque-là au parcours, prend une forme ascendante (cas de la montagne où le haut des versants défrichés porte le nom d'*afress*), ou descendante, quand elle part de la surface de plateaux vers le fond de vallées, sauf dans le cas où le bas de versant porte des terrasses irriguées. Cette conquête peut aussi être latérale (passage d'un versant humide, *marou*, vers un autre plus sec, *semmar*) ou radiale (extension à partir d'un noyau central vers les secteurs environnants (cas des bassins intramontagneux et, à un degré moindre, celui de certains secteurs de piémonts). Les terroirs constitués sont de deux types : continus ou discontinus. Le premier type regroupe toutes les terres d'un *dchar* (agglomération d'habitations rurales) dans un seul bloc ; le second est constitué de deux parties éloignées l'une de l'autre et séparées par un terroir appartenant à un autre *dchar*. Cette distinction est très importante sur le plan d'occupation agricole du sol, car les terroirs discontinus, moins nombreux il est vrai, posent actuellement le plus de problèmes pour leur exploitation à cause des distances, souvent importantes, qui séparent l'une des deux parties du lieu de résidence de leurs propriétaires. C'est dans ces parties éloignées que sont enregistrés les taux d'abandon les plus élevés, surtout lorsque les pentes ne favorisent pas l'utilisation du tracteur comme dans de nombreux secteurs du piémont.

Le compartimentage structural et l'évolution morphopédologique quaternaire de la région sont à l'origine d'une grande variété de terroirs. Chaque terroir est composé de terrains présentant des potentialités différentes mais toujours complémentaires. Ainsi, les terroirs des vallées montagneuses associent des terrains secs et chauds à faible potentiel productif réservés au parcours et d'autres humides très favorables à l'exploitation agricole. Le fond de vallées porte souvent des terrasses irriguées qui ponctuent le cours des rivières en contrebas des *dchars*.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

La situation est différente sur le piémont où la platitude du relief exclut l'effet de l'exposition, qui est dominant dans la montagne. Ici les terrains des terroirs varient en fonction des formes et des formations superficielles mises en place pendant le Quaternaire.

Les terres composant un terroir sont classées en trois groupes, en fonction de leur éloignement du *dchar* (douar), de leur répartition spatiale et de leurs possibilités d'exploitation. Ce sont la *dment* (terres se trouvant dans le voisinage immédiat des maisons), *dhar* ou *gha-nej* (terres se trouvant à l'amont du *dchar*, souvent sur des versants en pente) et *rudha* ou *wadday* (terres se trouvant à l'aval souvent sur des surfaces planes).

Au total, la surface mise en culture, de façon plus au moins intensive et régulière, représente 70 % en moyenne de la surface globale, contre 6 à 25 %, suivant les secteurs, au début du siècle (Geografia de Marruecos). L'extension de la surface cultivée, commandée et entretenue par l'augmentation du nombre d'habitants, s'achève par la mise en culture de tous les terrains présentant des possibilités d'exploitation agricole, même médiocres.

Cette opération s'est souvent faite au détriment de la forêt qui occupe actuellement moins de 4 % de la surface totale. Les terrains débarrassés de leur écran protecteur sont soumis à une érosion sévère, qui s'extériorise par une multitude de processus affectant, avec des intensités et des degrés variables, plus de 60 % de la surface totale. Les pertes en terres sont très élevées dans la région. Les calculs de Babau (71) montrent une dégradation spécifique variant entre 3 000 et 6 000 t/km^2/an dans le bassin du *Nekor*. Les experts de la S.C.E.T. (70) estiment que les terrains ayant des pentes supérieures à 5 % perdent entre 10 et 50 t/ha/an à *Boudinar*. La superficie agricole subit une perte moyenne annuelle évaluée, par ces experts, à 1,39 %. De nombreux secteurs se sont ainsi très vite transformés en sources de production de sédiments ou en surface de concentration des eaux. Les milieux stables ne représentent qu'un faible pourcentage de la surface totale de la région. Il est évalué à moins de 10 % à *Boudinar* (El Abbassi, 87).

Cette érosion n'a pas eu uniquement pour conséquence la dégradation des sols, mais aussi le dérèglement du cycle hydrologique. Le coefficient de ruissellement superficiel a fortement augmenté sur les terrains pentus et débarrassés de leur couverture détritique, réduisant ainsi les chances d'approvisionnement des nappes, originellement peu importantes. Ceci aggrave, du coup, les effets négatifs des périodes de sécheresse qui frappent constamment la région. Le début des années quatre-vingt a été particulièrement éprouvant pour la population et les bêtes, surtout dans les secteurs ordinairement plus secs (cas des cuvettes de *Tafersite* et d'*Azlef*) ou ayant une structure dominée par des for-

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

mations imperméables ne favorisant pas la formation de réserves hydriques. Les conséquences ont été nombreuses : déplacements de la population, forte réduction de la surface irriguée, etc. La sécheresse est un fait constant qui s'amplifie dans cette partie du pays. De nombreux indices (tarissement de nombreux points d'eau, réduction constante des surfaces irriguées...) attestent de façon indiscutable de cette situation qui pèse de tout son poids sur les activités des populations locales qui, de leur côté, essaient par de nombreux moyens d'en limiter les méfaits.

Toutefois, cette présence humaine ne peut pas être toujours considérée néfaste pour le milieu ; elle a aussi joué un rôle positif dans la protection des ressources, et ce au moment même ou sa pression sur son milieu était à son maximum. La volonté de sauvegarder ce milieu se matérialise sur le terrain par une multitude de techniques traditionnelles qui visent, entre autre, la conservation des eaux et des sols. Des enquêtes portant sur ce sujet (El Abbassi, 94) montrent une grande variété de ces techniques qui intéressent les types de milieux composant la région. Les plus fréquentes sont celles que l'on trouve dans la montagne, essentiellement sur les versants humides portant un épais manteau d'altération. Parmi ces techniques on citera les talus et les terrasses qui présentent plusieurs variétés en fonction notamment de leur mode de construction, les murets et les cordons de pierres sèches sur les versants secs, les gradins, les ravins comblés et plantés, etc. Ayant souvent une histoire très ancienne, ces techniques ont connu récemment deux phases d'extension :

— au moment du passage à la propriété individuelle de la terre. Ce processus, qui s'est réalisé en grande partie pendant la première moitié du siècle, a encouragé les gens à prendre plus de soins de leurs terres ;

— dans les années quatre-vingt, consécutivement à la sécheresse qui a frappé la région au début de cette décennie. Au cours de cette dernière période, les personnes disposant de moyens financiers importants ont conquis, à l'aide d'aménagements coûteux, le lit des oueds pour y installer de nouvelles parcelles irriguées.

La pérennité de l'efficacité de ces structures dans le domaine de la conservation du sol et des eaux ne peut être garantie qu'en présence d'une population nombreuse et fortement attachée à sa terre. Nos enquêtes sur le terrain montrent qu'un peu partout où le travail de la terre n'est plus assuré, ces aménagements subissent des dégâts importants qui les transforment en ruines, jouant ainsi un rôle défavorable à la stabilité des milieux. Cette situation est en grande partie liée à l'émigration.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

II. Une population fortement marquée par l'émigration

Confrontée à des situations difficiles, liées à des potentialités naturelles limitées et constamment aggravées par des périodes de sécheresse, la population locale a toujours cherché le salut à l'extérieur de la région. L'histoire des mouvements montre que leur destination était essentiellement locale ou nationale avant la 2e moitié du XIXe siècle. Cette date marque le début de l'émigration internationale du travail. Les premiers départs, modestes et souvent de courte durée, ont été sollicités par le travail dans les fermes des colons français en Algérie. Cette destination marquera le mouvement migratoire jusqu'au début des années soixante. A partir de là, commence l'étape actuelle qui est centrée sur l'Europe. C'est la plus importante par ses effets sur les sociétés locales et sur leurs milieux.

Cette étape comporte deux périodes distinctes. La première couvre une dizaine d'années, elle se situe entre le milieu des années soixante et celui des années soixante-dix. C'est la période des départs individuels, des longs congés pour l'émigrant qui revient chaque année dans sa famille et, enfin, des investissements locaux destinés à l'amélioration des conditions de vie des familles. Les transferts d'argent sont essentiellement utilisés dans la réfection et dans la construction des maisons, dans l'achat des biens de consommation et dans les dépenses nécessitées par les activités agricoles (achat d'engrais, d'animaux de trait, location du tracteur qui fait sa première grande apparition dans la région...). Peu d'investissements sont placés à l'extérieur des *dchars* d'origine.

Le nombre de personnes intéressées par l'émigration au cours de cette période représente entre 14 % et 20 % de la population totale (S.C.E.T., 1970 et Bossard, 1978).

Le commencement de la deuxième période coïncide avec les premières mesures restrictives prises par les pays d'accueil pour limiter le flux migratoire. Elle est marquée par des départs collectifs dans le cadre des groupements familiaux, nécessités par des congés devenus plus courts et surtout par le désir des émigrés de contourner les nouveaux obstacles afin d'assurer à leurs enfants une situation régulière en Europe. Dans le milieu urbain, c'est aussi la période des investissements dans l'immobilier. Cette période est marquée également par un certain désintérêt des jeunes restés sur place vis-à-vis du travail de la terre, etc. Le nombre de personnes ayant quitté cette fois la région est très important, puisqu'il représente plus de 30 % de la population totale, ce qui se traduit par une diminution parfois nette de la population. Cependant, ce phénomène ne représente qu'un aspect, néanmoins majeur, du mouvement migratoire.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

III. Des mutations dans tous les domaines

Les transformations récentes dans les campagnes de la région sont d'une grande ampleur et touchent à tous les domaines. Certaines sont visibles et faciles à évaluer ; d'autres plus insidieuses et lentes à se manifester et, donc, difficiles à caractériser. L'étude systématique de toutes leurs expressions ne peut être menée efficacement que dans un cadre pluridisciplinaire, faisant une large place à la sociologie et à l'économie. Aussi, nous nous limiterons ici à n'en évoquer que les aspects les plus évidents.

A. Dans le domaine démographique : une tendance générale à la diminution de la charge humaine

Nous avons évoqué ci-dessus la tendance actuelle qui caractérise l'évolution globale de la population locale. Elle est mise en évidence par le dernier recensement qui montre que la quasi-totalité des communes rurales qui se partagent l'espace de la région a connu une diminution nette de leur population entre 1982 et 1994 (*tab. 3* et *fig. 2*). La perte moyenne globale pour toute la région est de – 6,3 %. Ce taux place le Cercle du Rif, auquel appartient la zone d'étude, au deuxième rang à l'échelle de la Province de Nador, immédiatement après le Cercle de *Driuch*, à climat plus aride, qui vient en première position, avec une perte moyenne globale de – 8,3 %.

Tableau 3. — Évolution de la population dans quelques communes de la région
Evolution of the population in a few areas of the region

Commune/Année	1982	1994	Taux d'évolution
Igarmaouas	17 291	13 987	– 19 %
Kh. Temsamane	16 231	15 314	– 5,6 %
Iferni	14 434	10 594	– 12 %
Azlef	6 559	6 440	– 1,8 %
Tafersite	12 173	11 452	– 5,9 %
M'hajar	12 649	11 491	– 43 %

Source : Direction des statistiques, Rabat.

Ceci se traduit par des densités légèrement inférieures à celles de 1982. Ce phénomène touche surtout les communes montagneuses les plus éloignées et les plus défavorisées sur le plan des potentialités en ressources naturelles. Les communes d'*Iferni*, de *M'hajar*, de *Tazarhine* et d'*Igarmaouas* sont celles qui ont perdu le plus grand nombre d'habitants, avec – 12,6 %, – 43 %, – 20 % et – 19 % respectivement. La

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

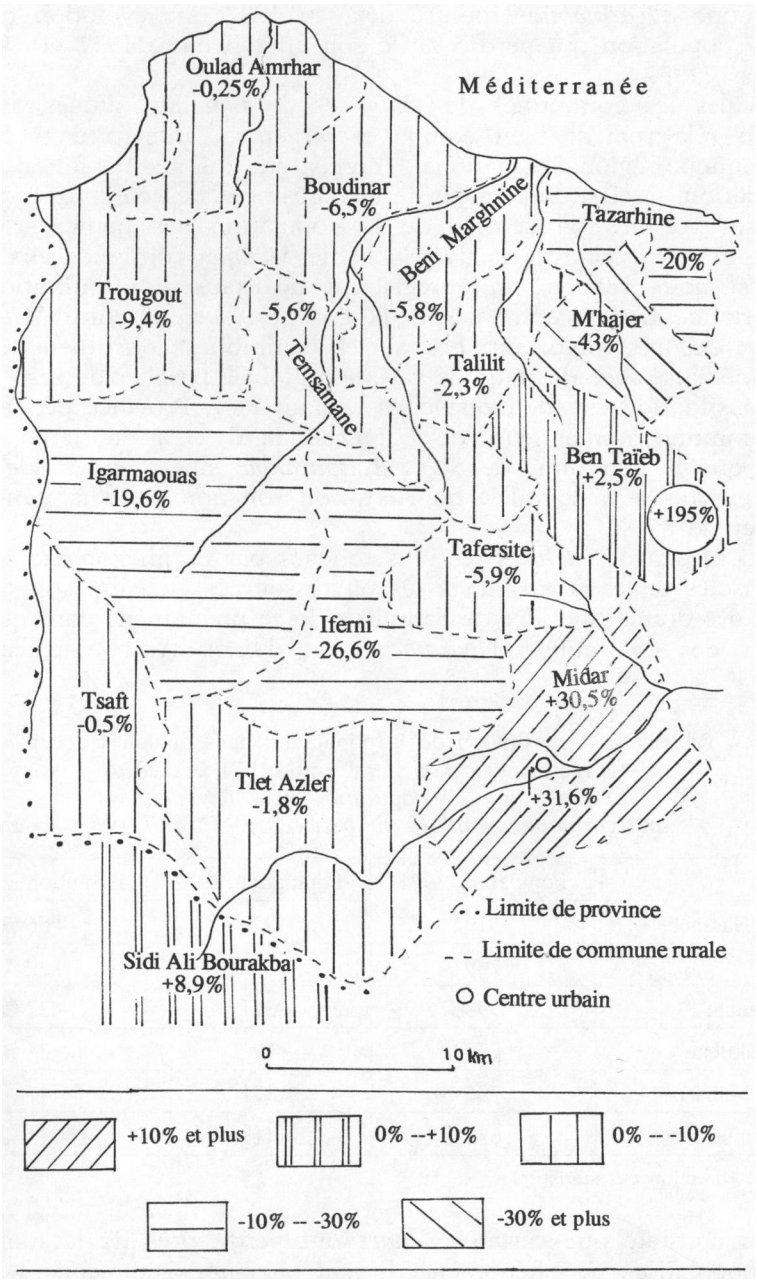

Fig. 2 – **Taux de variation globale de la population des communes rurales de la région : 1982-1994.**

The global rate variation of the population in the rural communes in the region : 1982-1994.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

commune d'*Igarmaouas* montre déjà en 1982 une évolution négative de sa population qui perd 5 % de son effectif entre 1971 et 1982 (El Abbassi, 1987).

Seules les communes de *Midar* et de *BenTaïb*, situées dans un milieu relativement bien équipé et largement intégré dans l'espace économique régional et national, enregistrent une augmentation de leur population. Ceci se fait en partie au détriment des communes montagneuses voisines (glissement de la population des hauteurs vers le piémont). Les communes d'*Iferni* et de *M'hajar* contiguës aux précédentes, nous l'avons vu, enregistrent des taux de diminution très importants. L'écart entre ces deux groupes, surtout entre *M'hajar* et *Midar*, est très important. Les autres communes constituent un bloc intermédiaire avec des taux de variation globale proches de zéro (*fig. 2*).

La situation est identique dans le haut *Kert*, Province de Taza, où la commune montagneuse de *Tizi Ousli* perd 21 % de sa population alors que la commune de *Sidi Ali Bourakba*, située en grande partie au cœur de la vaste vallée du Kert, voit son nombre d'habitants augmenter de 8,9 %.

Au niveau des *dchars*, les plus touchés par ce phénomène sont les plus isolés et les moins favorisés en ressources en eau et en sol. Le tableau 4 donne une idée de l'ampleur de ce phénomène dans quelques *dchars* des communes d'*Igarmaouas* et d'*Iferni* (voir emplacements, *fig. 1*).

Tableau 4. — Évolution de la population dans quelques dchars à Igarmaouas et à Iferni entre 1971 et 1982
Evolution of the population in a few dchars in Igarmaouas and Iferni between 1971 and 1982

Dchar	Population 1971	Population 1982	Évolution globale
Beni Hassane	519	228	– 56 %
Saka	289	176	– 39 %
A'âlouane	398	311	– 22 %
Ibou'âkilene	277	199	– 28 %
Beni Mahsene	706	371	– 47 %
Ta'âmmarte	635	418	– 34 %

Source : Direction des statistiques, Rabat.

On constate que certains *dchars* ont perdu près de la moitié de leur population. Ce phénomène devient plus important encore actuellement et se généralise à d'autres secteurs épargnés jusqu'ici. Les chiffres officiels du dernier recensement de la population rurale au niveau des *dchars* n'étant pas encore publiés, rend difficile la mesure de l'étendue du phénomène dans les différents secteurs au cours de la

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

dernière décennie. Mais nos enquêtes montrent que la diminution de la population à ce niveau reste importante surtout dans la montagne. Ainsi, à *Ta'Ammarte* sur un total de plus de 60 maisons recensées, plus de la moitié sont vides. Il en est de même dans les *dchars* d'*Iqchouâne* sur le flanc occidental des monts de *Trougout*, d'*A'angich* dans les *Beni Touzine*, etc. Le nombre d'écoles fermées ou ayant des effectifs se limitant parfois à quelques écoliers seulement ainsi que le nombre de mosquées complètement vides et fermées sont autant d'indicateurs qui attestent l'ampleur du phénomène. Le taux d'accroissement naturel qui est toujours élevé n'arrive pas à compenser cette diminution.

La population des communes rurales les mieux dotées en potentialités naturelles comme celles de *Khamis Temsamane* et de *Boudinar* connaissent aujourd'hui la même tendance. Nos enquêtes exhaustives dans la *dchar* d'*Ajdir*, l'un des plus importants dans la région, montrent que le nombre de personnes qui l'ont quitté jusqu'à présent représente 40 %, environ de sa population totale. Nous estimons, à partir des enquêtes rapides, que la moyenne des départs se situerait aux environs de 30 à 40 % dans les *dchars* des piedmonts ; chiffres largement dépassés dans certains *dchars* isolés dans la montagne.

En même temps les données disponibles pour les petits centres urbains régionaux indiquent une forte augmentation de leur population pour la même période. Le taux d'accroissement global est de 194,7 % pour *Ben Taïb* et de 31,4 % pour *Midar*. Le premier centre est en train de devenir une vraie petite ville qui joue le rôle de relais entre l'extérieur de la région et son arrière-pays. D'autres centres, plus loin, sont également alimentés par des populations originaires de la région, c'est le cas notamment d'*EL A'arouit* (augmentation de 80 %) où l'on trouve une importante communauté des *Beni Touzine*. Cette forte augmentation de la population « urbaine » aurait sans doute été beaucoup plus importante si toute la population de ces agglomérations était restée sur place. Car, ces centres, souvent très mal équipés (problème d'approvisionnement en eau à *Midar, Corona* par exemple), n'ont constitué, pour un grand nombre d'individus, qu'une étape vers les grandes villes régionales et extra-régionales. Par ailleurs, on constate à l'échelle de la province que les communes qui ont enregistré les taux d'augmentation les plus élevés au cours de cette période sont celles qui se trouvent dans le voisinage immédiat de la ville de Nador ce qui n'est, bien entendu, pas étranger au phénomène d'exode rural qui, en vidant les communes les plus lointaines de leurs habitants, alimente en individus les villes régionales et leur banlieue.

Manifestement, nous sommes en face d'une déprise rurale. Mais l'étude détaillée de ces mouvements montre qu'une grande partie de la population concernée est constituée par des émigrants dont une bonne proportion possède des maisons dans les villes de la région. Ces habitations ne sont réellement occupées, dans la majorité des cas, que pendant les brefs congés annuels ou pluriannuels des émigrés.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

Dans tous les cas, ce phénomène est lié, d'une façon ou d'une autre, à l'émigration. Il se traduit par un véritable écrémage de la main-d'œuvre dans les campagnes, ce qui se répercute sur les activités agricoles.

B. Dans le domaine agricole : un manque chronique de main-d'œuvre et une extension de la friche

Une des premières conséquences de ces mouvements consiste en un allégement de la charge humaine par hectare de la S.A.U. Le taux moyen calculé pour les communes de la région est voisin de 1,6. Il était de 1,8 environ, en 1982. Mais analysé au niveau de chaque commune, on constate que les communes les plus touchées par la déprise rurale sont celles où ces taux sont les plus bas.

A l'échelle du *dchar*, ces contrastes sont forts, ils varient en fonction de la surface du *dchar*, du nombre de ses habitants et de l'ampleur du phénomène.

L'autre conséquence, la plus importante dans ce domaine, intéresse la population active nécessaire au maintien du potentiel productif. Nos enquêtes montrent pour le *dchar* d'*Ajdir* une forte baisse de la population active ; son taux, calculé pour plus de 800 hab., est de 9 %. Le taux de journaliers agricoles est de 2 % seulement. Cette situation se répercute directement sur les surface réellement exploitées en agriculture et sur les modes de faire-valoir agricole. Sur le premier plan, l'absence de données précises sur l'évolution des surfaces cultivées ne nous autorise pas à évaluer correctement l'importance des incidences liées au manque de main-d'œuvre dans ce domaine. Mais on peut, à partir de nombreuses observations et de quelques enquêtes, estimer que les surfaces abandonnées dans le *bour* (terres non irriguées) représentent dans certains secteurs entre un 1/3 et 1/2 des surfaces exploitées antérieurement. Les premières parcelles à connaître cette situation sont celles qui ont été les dernières à être cultivées. Elles correspondent aux secteurs marginaux les plus éloignés et les plus difficiles à exploiter (terres inaccessibles au tracteur, versants secs et partie médiane en pente forte dans la montagne, partie éloignée labourée à l'araire dans les terroirs discontinus...). Seules les *dment*, quelques secteurs irrigués disposant de quantité d'eau suffisantes toute l'année et les terrains accessibles au tracteur continuent à être exploités de façon normale. Dans ce dernier cas, l'argent de l'émigration a permis une large mécanisation des travaux agricoles. Les parcelles se trouvant sur le piedmont sont labourées à plus de 80 % au tracteur, comme à *Boudinar*. Ces envois ont aussi permis, ces dernières années, une large utilisation des moissonneuses-batteuses et surtout des batteuses à poste fixe que l'on utilise même dans la montagne. Cette mécanisation, qui

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

libère l'homme des travaux manuels, constitue une adaptation à ce manque chronique de main-d'œuvre.

Parallèlement, le mode de faire-valoir a évolué vers des formes indirectes qui représentent actuellement plus de 50 % de cas. Le mode direct est en régression constante ; le nombre de personnes qui continuent à exploiter directement leurs terres représente maintenant moins de 50 % contre 85 à 90 % dans les années 70, au moment ou de nombreux chefs de foyers non émigrants étaient encore actifs. Mais ceux qui continuent à travailler directement la totalité de leurs terres ne représentent plus que 10 à 15 % environ, selon nos enquêtes sur le *dchar d'Ajdir*. Dans beaucoup de secteurs, nous avons constaté que certaines personnes qui prennent des terres en location (payée en nature, 1/4, 1/2 suivant les cas), choisissent les parcelles les plus proches de leurs maisons. On a constaté dans certains cas des gens qui abandonnent leurs propres terres éloignées pour des terres appartenant à d'autres propriétaires mais plus proches. Cette tendance à concentrer des terres tout près de chez-soi se renforce un peu partout. Elle constitue aussi une forme d'adaptation au manque de main-d'œuvre. Les anciens rapports sociaux de production (*Khemmassat* : rémunération en nature, au 1/5 de la récolte, par exemple) ont totalement disparu depuis bien longtemps. Les terres agricoles sont tellement abondantes que de nombreux propriétaires cherchent à les confier, sans aucune contrepartie, à toute personne qui voudrait bien assurer la continuité de leur travail. C'est en quelque sorte une assurance pour ces propriétaires contre le retour de leurs terres à la friche qui est préjudiciable à leur fertilité et à leur stabilité.

Des enquêtes identiques, menées dans le *dchar* montagnard de *Ta'Ammart*, fortement touché par la déprise rurale, aboutissent à des résultats similaires. La totalité des personnes interrogées affirment qu'elles ne peuvent travailler que la moitié de leurs terres et parfois moins. Juste le nécessaire pour subvenir aux besoins en céréales de leurs familles disent-elles. Les raisons invoquées tournent toujours autour de leur incapacité de travailler toutes leurs terres faute de moyens, essentiellement de main-d'œuvre. Le nombre de propriétaires qui arrivent encore à le faire, très peu nombreux puisque leur nombre est inférieur à 10 %, sont ceux qui disposent du plus grand nombre de bras dans leurs familles, filles et garçons. Dans d'autres *dchars* situés dans la commune montagneuse de *Tsaft* dans les *Beni Touzine*. Le nombre de personnes qui déclarent être des *fellahs* (agriculteurs) représente 12,5 % de la population adulte, 31,5 % sont des ouvriers, le reste étant constitué par des femmes au foyer et par des vieillards. Mais, malgré ce taux élevé de travailleurs, quand on cherche de la main-d'œuvre pour les travaux agricoles, par exemple, on n'en trouve pas, car une grande partie de ces « ouvriers », qui sont en majorité des jeunes méprisant le travail agricole, vit des envois des parents

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

émigrés, dans l'attente d'un éventuel départ en Europe. Cet exemple montre que malgré une déprise rurale importante, le « chômage » peut parfois être élevé dans ces campagnes.

Cette évolution des effectifs et des modes de faire-valoir ne s'est pas accompagnée par une intensification d'occupation des terres, notamment par la suppression de la jachère ou par la réduction de sa durée dans les terrains exploités, exceptées les *dment* dans certains secteurs de la montagne. Les tentatives dans ce domaine sont encore très rares. Par ailleurs, on constate un réel désir pour la plantation des arbres fruitiers, surtout l'olivier, sur les terres que l'on a cessé de travailler. De nombreux propriétaires voient dans cette opération la façon idéale de rentabiliser ces terres, en plus du fait qu'elle constitue aussi le moyen qui affirme la pérennité de leur droit sur elles, surtout là où elles sont convoitées par le Service des Eaux et Forêts, surtout là où l'espace forestier n'est pas encore définitivement délimité. Rappelant que ces terres ont en grande partie été conquises au détriment de la forêt.

C. Dans le domaine de l'habitat et de l'habitation : un habitat dispersé à architecture urbaine

Les premiers signes notables de transformation dans ces campagnes s'observent surtout dans le domaine de l'habitat et de l'habitation. En effet, nous avons signalé plus haut que les transferts d'argent au cours de la première phase ont surtout servi à améliorer les conditions de vie des familles des émigrés. On commence par rénover la maison de la famille ou par en construire une autre, individuelle. La construction de nouveaux logements est un phénomène qui marque encore certains *dchars* dont les habitants émigrés ou exerçant des activités extra agricoles, comme c'est le cas à *Aït Azza* dans les *Temsamane*, n'ont pas investi dans les villes. Les changements dans ce domaine sont nombreux et importants. Sans entrer dans les tous les détails, on peut noter les points suivants :

— Les matériaux de construction et l'architecture du bâti ont connu des transformations radicales ; la pierre et la terre ont été remplacées par la brique et le béton. La maison à cour ouverte est remplacée par des demeures à cour fermée et à étages, à l'image de celles des villes. Ces maisons ne réservent plus de place aux animaux domestiques.

— Les annexes ont également connu des changements radicaux ; le rideau de cactus qui formait une enceinte autour de la maison, *Aqwer*, a complètement disparu, laissant la place à un mur de briques ou un rideau d'arbres ornementaux. Depuis le début des années 80 à *Boudinar*, et un peu plus tôt à *Tafersite*, un puits fait désormais partie des nouvelles annexes, tout comme le garage ou l'aire de stationnement de voitures.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

La multiplication du nombre de puits a été très grande au cours de la dernière décennie. Un sondage portant sur un 1/4 de la population dans 7 *dchars* montre qu'il y avait une moyenne de 1 puits pour 2 à 3 familles en 1982. Le record est détenu par le *dchar* de *Bouhfoura* à *Tafersite,* avec pratiquement 1 puits pour chaque famille (exactement 0,94). Depuis cette année leur nombre a rapidement augmenté et l'on compte actuellement pas moins de 50 puits par *dchar* dans la commune de *Khamis de Temsamane.* Nos enquêtes dans cette commune indiquent que plus de 90 % des maisons construites récemment possèdent un puits. Un grand nombre d'entre eux sont équipés de moto-pompes. L'eau que l'on y puise sert essentiellement à la consommation et parfois à l'irrigation de petites parcelles dans les *dment.*

Cet engouement pour les puits s'explique par des facteurs naturels (sécheresse, faible profondeur de la nappe parfois,...) et sociaux (désir d'indépendance par rapport à la *Jmaâ*...). Les investissements que l'on y consacre varient largement en fonction de la profondeur de la nappe, de la nature du matériel de l'aquifère et des équipements annexes. Une moyenne de 50 000 Dh peut être avancée pour des puits ayant une profondeur de 30 m, creusés dans un matériel moyennement résistant et équipés d'une moto-pompe. Cet investissement s'ajoute à celui placé dans la construction d'une nouvelle maison, qui peut varier entre 80 000 et 250 000 Dh. Cela représente une épargne non négligeable pour l'émigrant.

La construction de nouvelles maisons s'est souvent accompagnée de la dispersion de l'habitat. Les nouveaux sites se localisent maintenant le long des pistes et des principaux axes routiers. Suivant les cas, l'habitat remonte le versant pour s'installer sur des replats (comme dans certains secteurs dans la montagne) ou glisse des hauteurs vers le bas pays. Cette forme est la plus répandue. L'ensemble des transformations enregistrées au niveau de l'habitat constitue un marqueur précieux qui renseigne directement sur la nature et l'ampleur des bouleversements subis récemment par les sociétés locales.

Tout comme les autres mutations, celles qui touchent à l'habitat et à l'habitation ont des incidences directes sur le milieu naturel.

IV. Incidences sur le milieu naturel : formes et ampleur

Il n'est pas toujours facile d'évaluer l'impact des transformations des sociétés sur leurs milieux dans ces campagnes. Ceci tient à plusieurs facteurs. En premier lieu, l'absence d'un référentiel empêche de mesurer de façon objective et précise l'ampleur des modifications subies par le milieu naturel. En second lieu, la réaction du milieu aux diverses actions peut se faire avec du retard. Ce déphasage risque de ne pas

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

permettre au chercheur d'apprécier correctement l'étendue réelle de cette réponse. Enfin, une appréhension satisfaisante de cette réponse passe d'abord par une recherche pluridisciplinaire disposant de moyens adéquats qui permettent de répondre aux exigences d'un travail systématique dans ce domaine. Aussi, nos observations, bien qu'elles s'appuient sur de longues recherches, restent de portée limitée. Les exemples choisis sont en relation avec les mutations analysées dans les domaines précédents.

Nous avons vu ci-dessus que les transformations dans le domaine agricole ont des aspects multiformes. D'une part, les terrains pentus, éloignés des maisons et travaillés à l'araire sont soit abandonnés, ce qui se traduit par l'extension des friches, soit plantés d'arbres fruitiers, et, d'autre part, les secteurs plats à sols profonds sont travaillés au tracteur. Ces nouvelles tendances dans les rapports de la population locale avec son milieu constituent la dernière étape d'une évolution polyphasée qui comporte les phases suivantes : Forêt ou *rgbeth tamaqrant* — matorral ou *rgbeth Tamaziante* (petite forêt) — post-matorral ou *Afress* (terrain défriché) et la phase actuelle. Les deux premières phases correspondent à l'ancien contexte socio-économique fondé sur la famille qui est à la base de l'organisation sociale et de la production économique. Ce système, basé sur l'agriculture et l'élevage, met à profit la complémentarité entre les différents milieux. La phase *d'Afress* peut être considérée comme une phase de transition majeure ; elle correspond à l'éclatement de l'ancien système socio-économique avec notamment le passage à la propriété individuelle de la terre, et à une forte augmentation de la population qui a engendré une grande extension des terres agricoles.

Chaque phase est caractérisée par un type original de rapport homme/milieu, en fonction du contexte socio-économique de la population locale. Corrélativement, les incidences sur le milieu ont pris des formes et des intensités variables qui se sont manifestées par des phénomènes d'évolution multiples (El Abbassi, 93).

La diminution de la population est un facteur de déséquilibre d'un système où l'homme est une composante fondamentale. Les conséquences qui en résultent pour le milieu sont nombreuses. En effet, l'abandon des terres agricoles les transforme rapidement en terrains présentant un état de surface particulier, caractérisé par la présence d'une végétation annuelle (essentiellement de l'Inula visqueuse mais nous avons aussi noté sur certains versants le développement d'une strate arbustive de thuya qui se mêle à des arbres fruitiers) peu favorable à la protection du sol. La surface de l'horizon superficiel se durcit avec le temps, surtout lorsque le matériel est riche en fractions fines. Sa compaction réduit fortement sa capacité d'infiltration, ce qui transforme ces terrains en surfaces de concentration rapide des eaux. Des mesures d'infiltration (El Abbassi, travaux en cours) menés sur ce

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

type de terrains montrent que leur capacité d'infiltration est très faible ; elles est inférieure de plus de moitié à celle des terrains ayant les mêmes propriétés physiques mais qui continuent à être labourés. Un coefficient de ruissellement supérieur à 50 % a été obtenu récemment sur un terrain laissé en jachère depuis trois ans seulement, alors que les terrains labourés n'ont en montré aucun signe. Le ruissellement qui balaie la surface de ces terrains emporte les éléments fins qu'il abandonne parfois après quelques mètres seulement de parcours. Ce dépôt conduit souvent à la formation d'une croûte de battance structurale qui renforce l'imperméabilité du sol. Nous avons constaté un peu partout que la phase ultime de ce processus de dégradation se traduit par la formation d'un pavage d'éléments grossiers qui couvre la surface du sol. Les manifestations du ravinement se limitent, sur ces terrains, aux secteurs en creux, à lignes de pentes convergentes. Ailleurs, elles sont souvent absentes. La raison en est probablement due au pavage grossier qui disperse les eaux du ruissellement. Mais il faut préciser qu'il ne s'agit pas là d'une règle générale, car les sols, n'ayant ni les mêmes propriétés physico-chimiques ni les mêmes conditions de pente et de support lithologique partout, ne répondent pas tous de façon identique à l'abandon. Dans les milieux où le matériel labouré est meuble, comme les croupes pliocènes à *Boudinar*, l'abandon des terres sur les versants en pente se solde par un grand développement du ravinement qui stérilise de larges surfaces. Dans tous les cas, le travail de la terre constitue, quand il respecte certaines règles « traditionnelles » (labour dans le sens des courbes de niveau), un moyen efficace dans la lutte contre le ruissellement superficiel et les phénomènes d'érosion.

Sur un autre plan, les multiples techniques qui ont été mises en place par les agriculteurs en vue de lutter contre le ruissellement et l'érosion du sol ne sont plus entretenues. Leur détérioration est souvent irréversible. Nous avons constaté en différents endroits dans la montagne des *Beni Touzine* et dans celle des *Beni Saïd* de très graves signes d'une dégradation très avancée qui transforme les talus et les cordons de pierres en ruines. L'état de ces techniques devient dangereux pour les terrains sur lesquels ils sont installés, ainsi que pour ceux qui sont situés à l'aval (les brèches qui les affectent favorisent le ravinement en concentrant les eaux du ruissellement).

Toutefois, l'extension de la friche, quoique constituant une tendance dominante, ne représente pas pour autant un phénomène général qui touche de la même façon tous les compartiments de la région. Sa relation très étroite avec l'émigration fait que son extension spatiale se limite aux secteurs qui fournissent les contingents d'émigrés les plus élevés. Ailleurs, on continue à travailler le sol et à lui prodiguer les soins nécessaires comme par le passé. C'est le cas notamment d'une grande partie de la commune de *Trougout* dans les *Temsamane*.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

D'ailleurs, les estimations du Centre des Travaux agricoles de *Midar* indiquent que cette commune détient le pourcentage d'agriculteurs le plus élevé dans toute la région, 16 % environ.

Comparés aux terrains en friche, les surfaces qui continuent encore à être labourées sont relativement épargnées par ces phénomènes de dégradation ; les talus et les murettes sont souvent bien entretenus. Cependant, le ravinement peut y être très actif et les pertes en sol qui en résultent élevées. Ceci se produit surtout sur des sols des terrains pentus, ameublis par les labeurs, encore mal protégés et à faible pouvoir de rétention.

Les parcelles labourées au tracteur montrent des signes de dégradation inhérents à cette technique : apparition de semelle de labour et tassement sur les terrains argileux, ce qui réduit leur capacité de rétention et de stockage des eaux. Le coefficient de ruissellement augmente et s'accompagne souvent par l'apparition du ravinement. Sur les pentes, une érosion sèche importante s'ajoute aux méfaits précédents. Elle aboutit au décapage des parties supérieures des versants qui finissent, à la longue, par perdre leur potentiel productif. Les parties inférieures sont, au contraire, constamment engraissées.

Ce type d'érosion est particulièrement actif sur les versants de raccord entre les niveaux quaternaires à *Boudinar* où plus de 90 % de parcelles sont travaillés au tracteur, du haut en bas de la pente.

Le manque de main-d'œuvre n'a pas eu uniquement des conséquences néfastes sur le milieu, mais aussi des avantages qui renforcent sa stabilité. En effet, de nombreuses parcelles ont été plantées d'arbres et leur surface est en progression constante, surtout dans les communes montagneuses comme celle d'*Igarmaouas* où l'on estime le total de la surface plantée à 3 617 ha dont 86 % sont occupés par l'olivier (Centre des Travaux Agricoles de Midar, 94). Un peu plus de 400 ha d'oliviers ont été plantés sur le flanc occidental du massif des *Beni Touzine*, dans la même commune au début des années quatre-vingt. Cette opération est favorisée par l'État qui a distribué gratuitement des milliers de plants aux agriculteurs. Ces mesures visent à lutter contre l'envasement du barrage d'Abdel Karim El Khattabi sur le *Nekor* et à valoriser les terrains de montagne pour limiter l'exode rural. L'extension des surfaces plantées constitue une forme majeure de l'intervention de l'État dans cette région. Les particuliers apportent aussi une contribution non négligeable à cette opération.

L'un des aspects les plus importants de cette extension réside dans le fait que la plantation s'accompagne souvent de travaux qui ont une incidence favorable sur la conservation des eaux et des sols. En effet, les plants sont placés soit dans des gradins qui sont souvent prolongés sur leurs côtés par des canaux qui draînent les eaux des parties amonts, soit dans de véritables banquettes. Dans certains cas on aménage même des terrasses avant la plantation.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

Toutes ces structures jouent un rôle important dans la conservation des eaux et des sols. Mais on regrette pour certaines d'entre elles (cuvettes avec leur bras) le fait d'avoir une durée de vie relativement courte. En effet, ces structures sont dépendantes de la durée de la période de vulnérabilité des jeunes plants, et une fois ces derniers devenus résistants on ne s 'occupe plus d'elles, ce qui les expose à une détérioration rapide. Dans les secteurs où le manque de main-d'œuvre fait particulièrement défaut, on ne prodigue aucun soin ni au jeune plant ni à sa structure d'accueil. Ce qui, bien entendu, se solde par des conséquences souvent désastreuses : morts de nombreux plants, productivité très faible pour ceux qui réussissent malgré tout à survivre, dégradation et effacement des techniques accompagnatrices.

Des actions bénéfiques pour la stabilité du milieu sont également entreprises dans les fonds de vallées des principaux cours d'eau comme l'*Ighzar Ameqrane* à *Boudinar*. Ici, de nombreux aménagements ont vu le jour à partir des années 80. Il s'agit de gabions, de gabions-murs, de rideaux de végétation, etc., dont le nombre a fortement augmenté suite à la sécheresse qui a frappé la région au début de la décennie précédente. Le but principal de ces structures, qui demandent des investissements énormes parfois, consiste à protéger les parcelles gagnées sur le lit de l'oued des inondations qui balaient, de temps à autre, les lits des rivières.

Des conséquences à effets ambivalents pour la stabilité du milieu s'observent aussi dans le domaine de l'habitat. La dispersion de celui-ci engendre deux types de situations qui se traduisent par des effets différents pour la stabilité du milieu. D'une part, les nouvelles maisons construites s'accompagnent toujours par un espace aménagé en terrasses, souvent équivalent en superficie à celui réellement bâti, ce qui élargit l'espace protégé contre les méfaits de dégradation. En même temps de nombreuses nouvelles maisons sont équipées d'un réservoir qui collecte les eaux des terrasses et les empêche ainsi de contribuer au gonflement du ruissellement superficiel. Les maisons équipées de puits augmentant le surface irriguée. Ce phénomène s'observe bien à *Tafersite* et surtout à *Midar* où la surface des niveaux quaternaires à *Ifouress* est en train de changer d'aspect grâce à la dispersion de l'habitat et à la multiplication des puits. On peut, d'une façon générale, noter que les secteurs qui bénéficient de plus de stabilité sont ceux qui sont irrigués et ceux qui se trouvent au voisinage immédiat des maisons. Mais le revers de cette situation est tout aussi important, car ces maisons ne sont pas seulement entourées d'espaces aménagés, mais aussi par une cour large parfois qui concentre les eaux de pluies et collecte celles des toits. Les flots d'eaux qui leur sont liés sont importants et peuvent jouer un rôle morphogénique non négligeable. Nous avons noté en maints endroits que les dégâts subits par les *dment* sont liés à ces eaux.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

D'autre part, la dispersion de l'habitat s'accompagne aussi par une grande extension des pistes carrossables. Leur mérite est de contribuer à réduire l'isolement des secteurs qu'elles desservent, mais elles constituent en même temps des surfaces de concentration des eaux qui peuvent jouer un rôle très négatif pour les terrains qui se trouvent à l'aval, surtout lorsqu'elles sont larges et denses. Des mesures nous ont permis d'obtenir des densités de 1,5 km/km^2 pour certains secteurs. Il est vrai que ces surfaces, aussi bien celles des habitations que celles des pistes, ne représentent que peu de chose par rapport à la surface totale (1 % environ), mais les eaux qu'elles concentrent peuvent engendrer des dégâts impressionnants comme on peut le constater un peu partout.

Conclusion et perspectives d'avenir

Les campagnes du Rif oriental font actuellement l'objet de nombreuses transformations engendrées en grande partie par l'émigration.

Ces mutations se répercutent directement sur le milieu naturel. Deux tendances dans les rapports homme/milieu, ayant chacune des effets sur le milieu, s'observent actuellement :

— un abandon des terrains agricoles les plus difficiles à exploiter qui les transforme en surfaces de concentration des eaux,

— une utilisation généralisée du tracteur dans les secteurs présentant des pentes moins fortes. Celle-ci s'accompagne souvent, lorsque les pentes sont importantes, de phénomènes de dégradation du sol.

Sur un autre plan la continuité de l'exploitation des terrains difficiles prend de nouvelles formes, liées à la plantation d'arbres fruitiers. Des opérations d'aménagement continuent à voir le jour. La déprise rurale n'est donc que partielle.

Par ailleurs, le retour dans leurs *dchars* d'origine de nombreux émigrés, arrivés à l'âge de la retraite, contribuera, sans aucun doute, au maintien de cette situation. Plusieurs de ces retraités sont effectivement actifs dans de nombreux *dchars*. Leurs pensions leur permettent de faire face à toutes les dépenses exigées par les travaux agricoles. Leur âge qui constitue leur grand handicap ne leur permet cependant pas de persévérer longtemps. Le processus d'électrification de ces campagnes, très avancé actuellement ainsi que la mise en place de nouvelles infrastructures : routes, collèges et lycées, hôpitaux, etc., sont autant d'éléments qui contribueront au maintien sur place d'une grande partie de la population candidate au départ vers les villes. On assiste même dans certains *dchars* électrifiés à des retours, encore modestes il est vrai, de personnes qui les avaient quittés pour la ville. Celle-ci, souvent très mal équipée, ne semble pas être capable d'apporter

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

satisfaction à une bonne partie de ces ruraux. Mais il est encore prématuré de mesurer l'ampleur de tous ces changements, aussi bien sur le plan socio-économique que sur celui des rapports des hommes avec leur environnement.

Cependant, tous les indices indiquent que les tendances évoquées ci-dessus se renforceront et continueront à marquer le milieu dans la région. Un équilibre homme/terres cultivées est donc loin d'être atteint dans ce Maroc rifain de l'Est.

Faculté des Lettres, Département de Géographie,
24000 El Jadida, Maroc

Bibliographie

Babau, M.C., Caractéristiques physiques et climatiques du bassin versant du Nekor. Apports liquides et solides. Projet M.O.R. 71/536. Lutte contre l'érosion et conservation des sols. Schéma d'aménagement du bassin versant du Nekor, Rabat, 1971.

Barathon, J.J., Bassins et littoraux du Rif oriental (Maroc). Évolution morphoclimatique et tectonique depuis le Néogène supérieur, Poitiers, Fasc. 13, Études méditerranéennes, 1989, 531 p.

Barathon, J.J., Remarques à propos de l'évolution des campagnes dans les régions montagneuses du Rif oriental, Revue de la faculté des Lettres de Tetuan, n° 4, 1990, p. 169-182.

Bossard, D.R., Mouvements migratoires dans le Rif oriental : le travail en Europe. Aspect contemporain majeur des migrations dans la Province de Nador. Thèse de 3e cycle, Montpellier, 1978.

El Abbassi, H., Essai sur la dynamique des milieux dans le bassin de Boudinar. Thèse de Doctorat de l'Université Louis-Pasteur, Strasbourg, 1987.

El Abbassi, H., Place de l'homme dans le processus de dégradation des sols dans les bassins et les montagnes du Rif oriental marocain. A paraître.

El Abbassi, H., Les techniques traditionnelles de conservation du sol et des eaux dans les bassins et les montagnes du Rif oriental marocain. Article non publié.

Geografia de Marruecos : (édit. par la) Comision Historica de las campagnas de Marruecos. Protectorados y posesiones de España en Africa. T. II, Madrid, 1936.

Maurer, G., Facteurs physiques et aménagement dans la montagne rifaine. Revue de la Faculté des Lettres de Tetuan, n° 4, 1990, p. 93-102.

Maurer, G., Les dynamiques agraires dans les montagnes rifaines et telliennes au Maghreb. Bull. Ass. Géogr. français. Vol. 4, 1991, p. 267-280.

Maurer, G., Montagnes et montagnards au Maghreb (Maroc, Algérie et Tunisie). Évolution récente du milieu rural. Cahiers de l'U.R.B.M.A., n° 7, Tours, 1992, p. 37-61.

Maurer, G., Nouvelle approche dans l'étude régionale du Maroc du Nord. Deuxième colloque de Géographie organisé par la Faculté des Lettres de Manouba, Tunis. La Tunisie du nord : espaces et sociétés, 1995.

Maurer, G., L'homme et les montagnes atlasiques au Maghreb. Annales de Géographie, n° 587, Paris, 1996, p. 47-72.

Monographies des communes rurales : Centre des Travaux agricoles de Midar.

S.C.E.T., Unité de Développement Rural de Boudinar. Vol. 1. Étude générale. D.E.R.R.O. Rabat, 1970.

Troin, J.T., Le Nord-Est du Maroc, mise au point régionale, Revue de Géographie du Maroc, n° 12, Rabat, 1967, p. 5-41.

This content downloaded from 143.169.248.10 on Sat, 21 Mar 2020 02:03:55 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms